Peut-on tout pardonner ?

Témoignages

Abus sexuel

À vrai dire, je n’ai pu pardonner qu’à la manière du Christ. Dire à mon agresseur non pas : *« Je te pardonne »*, ce qui est presque impossible à formuler en l’absence de tout repentir jamais exprimé chez l’abuseur, mais au moins : *« Père, pardonne-lui, car il ne devait pas savoir le mal qu’il me faisait ainsi pour très longtemps ! »…* Pourtant, après avoir prié, j’ai préféré m’abstenir de dénoncer mon abuseur. J’ai appris qu’il avait terminé sa vie dans le service des pauvres et qu’il n’avait pas brigué de postes à responsabilité, ce à quoi il aurait pu prétendre vu ses éminents diplômes. Je me suis également dit qu’il fallait à la fois que justice soit faite (d’autres ont pris mon relais pour ce prêtre), mais qu’il fallait aussi que certains témoignent de la réalité de la miséricorde divine.

Bernard-Marie, https://www.la-croix.com/Debats/avoir-prie-jai-prefere-mabstenir-denoncer-abuseur-2022-12-02-1201244834

Réaction de Xavier Léger :

Prétendant agir pour le bien, on commet en réalité un mal encore plus grave quand, au nom d'une charité mal placée, on prétend renoncer à exiger la justice… car on prive le prédateur d'une occasion de sauver son âme. La justice des hommes, aussi dure soit-elle, permet parfois à certains de prendre conscience de la gravité de leurs crimes et de se repentir. Offrir au prédateur une chance de se repentir et d'échapper ainsi à la tourmente éternelle, c'est même peut-être ce que cela signifie d'« aimer ses ennemis ».

Xavier Léger, ancien membre de la congrégation des Légionnaires du Christ et aujourd'hui « lanceur d'alerte » sur les phénomènes d'abus sexuels, psychologiques et spirituels en milieu religieux.

Justice

La possibilité d’accorder le pardon laisse intacte la nécessité que justice soit rendue. « Va te livrer à la justice des hommes » disait Francine Cockenpot à son agresseur à qui elle voulait tant offrir son pardon. En 1985, alors qu'elle s'était installée en Provence, elle est la victime d’un cambrioleur qui l’agresse sauvagement et la laisse pour morte, et elle perd un œil. Elle publie en 1986, après cette douloureuse épreuve, un témoignage pudique et d’un grand courage, fondé sur l’espérance et le pardon au-delà du désespoir, intitulé "L'agresseur".

Francine Cockenpot a écrit, en cinquante ans, les paroles et musiques de plus de cinq cents chansons très largement diffusées dans le scoutisme et les mouvements de jeunes de 1945 à nos jours où, rançon du succès, elles sont souvent considérées comme folkloriques mais font partie du patrimoine de la chanson française.

C’est notamment elle qui a écrit (sans doute en 1943) la musique de la célébrissime Colchiques dans les prés (paroles de Jacqueline Debatte, sous le pseudonyme de Jacqueline Claude)

Tu m'as volé tant de choses en quelques minutes, pas celles que tu prenais en t'enfuyant, mais toutes celles qui restaient, soudain vidées de leur âme, soudain dépossédées de leur magie familière.
Hantée par toi... Qui me délivrera de toi ? Le temps, peut-être. La nuit, jamais.
Pour me délivrer de toi, il faudrait du soleil, beaucoup de soleil, et le portail qui s'ouvre sans cesse sur des amis, les amis d'hier et ceux de demain. Il faudrait rompre l'envoûtement de la peur, de la terreur, de l'horreur. Rompre le fil qui me relie à toi pour pouvoir librement admettre que tu es lié à moi pour la vie.
J'attends de Toi l'expérience du pardon. Non pas celui qui se détourne, non pas celui qui oublie, mais celui qui se souvient pour aimer davantage, pour redonner la vie à ce qui était mort ou non-vie. J'attends de Toi que ce qui me fut retiré lui soit donné. Qu'en lui la fureur de la violence laisse la place à la tendresse réconciliée, et que ce visage qu'il a défiguré évoque un jour pour lui l'autre visage, celui que seul l'amour pouvait ressusciter.
*J'attends de Toi que mon agresseur vive en moi comme un frère que je n'aurais pas connu assez tôt pour l'aimer et l'empêcher de devenir un meurtrier... Peut-être, Seigneur, quand je me présenterai devant Toi, c'est de lui d'abord que je Te parlerai. Peut-être que personne d'autre, jamais, ne T'aura demandé avec autant de force qu'il soit ton fils prodigue… Peux-Tu me pardonner de Te dire : « **Ne me sauve pas sans le sauver** » ? Père, je remets son âme entre Tes mains. Prends-la, sanglante et torturée, et rends-la lui pacifiée. La justice des hommes ne donne pas la paix, mais condamne au remords ou incite à la revanche… Toi seul le remets debout. Toi seul, d'un regard d'amour, transforma en homme celui qui vivait avec les loups. Et moi je ne savais pas que Tu allais permettre que son salut soit lié au mien par le crime de sang. Père, je remets nos âmes entre Tes mains. »*
https://excerpts.numilog.com/books/9782020093811.pdf

Justice restaurative

Un jour, un de mes amis détenus m'a parlé d'une rencontre « détenus-victimes », qui avait lieu la semaine suivante. Me sentant interpellé par ce genre de rencontre, je suis aussitôt allé donner mon nom à l'aumônier, ce dernier étant très content de me recevoir. Et c'est simplement comme ça que j'en suis venu à découvrir des gens tout à fait exceptionnels. Le but de ces rencontres peut être différent pour chacun de ceux qui y participent. Les organisateurs de ces rencontres m'ont dit que c'est fait un peu pour essayer d'aller plus loin que le système de justice traditionnel, et essayer de mettre l'accent sur la réparation et sur la réduction des dommages, plutôt que seulement sur la punition, comme c'est le cas habituellement. Ils m'ont aussi expliqué en quoi consistaient ces rencontres : elles ont été créées pour venir en aide aux victimes d'actes criminels, pour augmenter leur compréhension concernant ce qu'elles ont vécu, tenter d'éliminer leur peur et leur colère et pour tendre vers une guérison spirituelle. Mais, ça se passe autant du point de vue des victimes que de celui des détenus et les rencontres peuvent apporter autant aux deux.

https://www.cairn.info/revue-le-sujet-dans-la-cite-2016-2-page-213.htm

De mon côté, en tant que détenu, dans ces rencontres, j'ai tenté d'amorcer un processus de réconciliation avec mon passé. J'ai pensé qu'il était important que je réalise les conséquences qu'ont eues mes gestes sur les victimes. En faisant cela, j'ai pensé que ça pouvait m'aider à ne pas reproduire ces actions épouvantables. Je me suis aperçu que ces rencontres me sensibilisaient à ce qu'ont vécu les autres et me rendaient plus sensible, plus conscient. J'ai aussi eu le désir de faire le deuil de mes souffrances et l'espoir que les victimes puissent le faire aussi, avec moi, pour qu'ensemble on puisse tourner la page définitivement. Une des participantes a justement repris une citation de la Bible à ce sujet : « Si vous êtes réunis en mon nom, je serai au milieu de vous. » Je crois que cette phrase reflétait bien l'atmosphère magique et l'énergie qui régnaient dans cette salle. Les victimes et les détenus ont appris à faire la différence entre les actions et gestes que peut poser une personne et la personne elle-même. D'ailleurs, la plupart du temps, j'ai compris qu'avant d'être agresseur, voleur ou autre, j'ai moi aussi été une victime… et j'ai reproduit du même coup la même chose que j'ai vécue, refaisant l'impardonnable, répétant des gestes insensés. On nomme cette situation, « l'hérédité sociale ». Justement, le concept des réunions de justice restaurative va au-delà des gestes et sonde le cœur de chacun.

En tout cas, moi mon cœur a été conquis, dès la première fois. Je sais que je ne peux effacer le mal que j'ai fait, parce qu'il y a eu deux morts. Je me demande souvent comment réparer ça. Encore aujourd'hui, je ne le sais pas. Probablement qu'il n'y a rien que je puisse faire et c'est cela le plus dur à supporter… Je donnerais ma vie pour pouvoir dormir comme avant. Pour pouvoir vivre simplement une joie entière, ressentir un vrai sourire, pour avoir un rêve qui ne soit pas imprégné de toute cette angoisse que je porte maintenant. Mais pour m'en sortir, je dois accepter qu'il y ait des choses que je ne peux changer. Je dois aussi chercher, ici et maintenant, dans mon présent, d'autres routes menant vers la paix future. « Pour renaître, il faut que je sois prêt à mourir de ce que j'étais avant. » Écrire une autre histoire. Jeter cette plume qui écrit tant de chagrin. Pour moi, la guérison doit passer par le « lâcher prise » physique, mental, émotionnel et spirituel. La souffrance reçue et donnée doit être transcendée… pour que j'arrive à briser le cycle infernal de la souffrance. Je veux, de toutes mes forces, enlever de mon cœur le ressentiment, la colère, l'apitoiement, la honte, le rejet, le sentiment d'être inutile. Je veux remplacer tout ça, pour remplir mon cœur d'harmonie, de joie et enfin faire partie du grand tableau de la vie. Quelqu'un a dit : « Le pardon, ce n'est pas quelque chose que l'on donne à une personne, c'est seulement un don que l'on se fait. ». Et encore : « Le pardon est le seul miroir magique qui puisse montrer mon visage. Le visage de mon frère et celui de mon persécuteur ne sont qu'un des nombreux masques que porte Dieu, qui se cache derrière. » Alors, pour moi, cette expérience est tout à fait incroyable. Quelque part, elle m'a aidé sûrement à briser mes chaînes… Je voudrais dire merci du fond de mon cœur aux personnes qui ont partagé avec moi ces moments et mille fois merci de bien vouloir m'accueillir parmi vous. Je vous en serai à jamais reconnaissant. Cette démarche va dans le même sens que le rôle de bénévole que j'occupe au cep, je me montre disponible aux autres. C'est dans l'action que je peux changer les choses et dans le pardon que je peux m'accepter et me reconstruire auprès des autres.

Pardonner l’impardonnable pour être un homme debout

A l’âge de neuf ans, j’ai (Daniel Pittet) été violé par un Capucin, le Père Joël. Mon calvaire a duré quatre ans avant qu’il n’y soit mis fin par le hasard d’une vie marquée par cet événement vécu par tant d’enfants, hier et aujourd’hui. Plus de cinquante ans après ces abus, j’ai pu raconter mon histoire et publier mon témoignage dans un livre préfacé par le Pape François, qui a été ensuite le sujet d’un documentaire télévisuel réalisé et produit par KTO en 2017. J’ai donné à ce témoignage le titre *Mon Père, je vous pardonne*. Oui, car j’ai pardonné à mon bourreau, qui a même témoigné dans ce livre, répondant de manière non anonyme à une interview conduite notamment par mon évêque. Je lui ai pardonné dans mon cœur à l’époque des viols et en le rencontrant à deux reprises en 2016 et en 2017.

https://www.cairn.info/revue-communio-2018-2-page-21.htm

A l’âge de onze ans, je lui ai pardonné en le considérant comme un malade. Il y a deux personnes en lui, le prêtre et l’abuseur, le « cochon », qui m’a violé de si nombreuses fois. Lors d’une messe de l’Assomption que je servais en 1970, le Père Joël a fait, comme d’habitude, un magnifique sermon, qui tirait, au propre comme au figuré, des larmes aux fidèles. Ce jour-là, l’observant, j’ai compris qu’il était double : tandis qu’il prêchait, je le voyais nu en vieux cochon mais je voyais aussi les fidèles pleurer d’émotion devant ce prédicateur de talent. Il y avait le saint prêtre et le vieux cochon. Après cette messe, il m’a violé comme d’habitude. Il était réellement malade. Je lui ai pardonné et j’ai construit ma vie sur ce pardon donné à onze ans, en m’agenouillant ce jour-là devant le Saint-Sacrement et j’ai prononcé ces paroles que je n’ai jamais oubliées : « Jésus, je pardonne à ce pauvre con parce qu’il a deux facettes. Il n’y peut rien. Mais tâche de me sortir de ses griffes ». Et j’ai pleuré. Pardonner à cet âge signifiait ne pas lui tenir rigueur de ses actes. Je n’avais pas de haine envers lui. Je voulais surtout échapper à son emprise.

Je me suis souvent interrogé sur ce pardon que j’ai donné alors que je n’étais encore qu’un enfant. Je pense que j’ai pu construire ma vie, si pleine de rencontres et de personnes qui m’ont aidé et aimé, sur ce pardon. Je n’aurais pu la construire sur la haine ou le ressentiment. Le pardon n’a rien à voir avec la justice humaine qui doit passer et qui condamne, ni avec l’excuse qui efface le problème. Je me souviens bien sûr de ce que m’a fait subir le Père Joël et je ne peux l’oublier jusqu’à ma mort. Et je ne peux que pardonner pour ce que j’ai vécu, pas pour tout ce que les autres victimes ont subi.

Le pardon n’efface ni la blessure ni la souffrance infligées. Le pardon signifie que je vois en mon bourreau un homme double mais tout de même responsable de ses actes pervers. Grâce au pardon, je ne me sens plus attaché à lui, je ne suis plus sous sa dépendance. Le pardon m’a permis de rompre les chaînes qui m’attachaient à lui et qui m’auraient empêché de vivre.

Grâce à ce pardon donné et répété toute ma vie, jusqu'à aujourd'hui, j'ai pu notamment entrer en relation avec cet être sans me sentir lié, ni par la haine ni par l'envie de vengeance. C'est pourquoi je pense que le pardon ne nécessite aucune demande de la part de l'offenseur pour être donné. Il n'a pas besoin non plus d'être accepté par l'auteur. Dans mon cas, le Père Joël m'a demandé pardon par écrit, mais cela n'était pas nécessaire. Je n'ai pas fait un long cheminement pour ce pardon. J'en ai fait un de nature thérapeutique avant de pouvoir parler et témoigner, surtout pour contribuer à ce que l'Église agisse dans ce domaine et que la parole des victimes soit entendue et qu'elle les libère. J'ai donné ce pardon sans jamais le remettre en question, sans jamais revenir dessus. Peut-être ai-je eu un élan du cœur comme seuls en sont capables les enfants ?

J’ai décidé d’aller rencontrer le Père Joël en 2016, quelques mois avant la publication du livre, quarante-quatre ans après les faits. Je l’ai revu encore une fois en 2017. J’ai senti que c’était le moment et que j’étais assez fort pour supporter ce que d’aucuns pourraient considérer comme une épreuve. Je n’ai pas reconnu le « cochon » dans ce petit homme ratatiné et aidé d’un déambulateur. J’ai pu le revoir sans effort car j’ai fait un long chemin construit sur ce pardon donné à onze ans, sur une thérapie psychologique, sur la prière et sur ma foi que je n’ai jamais abandonnée. Nous n’avons pas évoqué lors de ces rencontres notre histoire. Il ne m’a pas demandé pardon mais cela n’était pas nécessaire. Surtout, je ne me sentais plus prisonnier de lui, je n’étais plus sous sa coupe. J’étais libre. Et le pardon donné à onze ans a peut-être été la clé de cette libération, comme ouvrant le cadenas d’une chaîne qui liait le bourreau à sa victime. Et peut-être que le pardon non donné, sans parler de haine, maintient ce lien qui enchaîne l’auteur à sa victime, empêchant celle-ci de se construire et de se libérer totalement ?

Rencontrant des victimes d’abus sexuels ou des lecteurs de mon livre, je sais que la question à laquelle ils n’arrivent pas à répondre est de savoir comment j’ai fait pour pardonner à mon bourreau. Je sais que cette question est toujours là, toujours présente, toujours posée. Je ne suis ni un théologien, ni un saint. Je n’ai été visité ni par la Vierge Marie ni n’ai reçu un message d’un archange : je raconte simplement ce qui s’est passé, ce qui suscite encore plus d’interrogations car en fait je n’ai pas de recette, ni n’ai reçu de grâces particulières. Certains ont été jusqu’à me reprocher d’avoir pardonné au Père Joël. Je crois que le fait que l’on se trouve actuellement dans une société sans pardon ou qui pardonne difficilement et un monde qui entend demander à chaque auteur d’actes des comptes ne contribue pas à valoriser le pardon ou la miséricorde ou à faire comprendre ces notions.

Plusieurs victimes m’ont dit aussi ne pas pouvoir pardonner à leur bourreau. Je les respecte et j’essaie de les comprendre. Surtout, je prie pour elles. Je constate que ces personnes sont souvent malheureuses parce qu’elles n’arrivent pas à se libérer de ces chaînes d’un passé aussi douloureux que le mien. J’ai beaucoup de compassion et j’essaie de les aider mais, au final, vous devez accomplir personnellement le chemin de guérison que vous voulez ou pas emprunter. Et je ne veux pas être une sorte de modèle idéal pour elles et pour l’opinion publique. Ce n’est facile pour personne : contrairement à beaucoup de victimes d’abus sexuels dans l’Église, qui ont perdu la foi et qui ne peuvent pas pardonner, j’ai pardonné et j’ai conservé la foi transmise notamment par ma grand-mère à laquelle j’étais très lié. J’ai même été très actif dans la vie de l’Église, montant et animant des projets de livres, de disques, de rencontres de jeunes. Je ne veux pas être une victime parfaite car je connais aussi les souffrances de celles et ceux que j’appelle mes sœurs et mes frères, victimes d’abus, qui se confient à moi. Nous formons une sorte de fraternité invisible car nous avons vécu le même traumatisme, qui a brisé notre enfance et, quelque part, nos vies. Je dis simplement que je n’aurais pas pu construire ma vie sur la haine et l’absence de pardon.

Le Pape François a écrit, dans la préface de mon livre, résumant admirablement la question :

Daniel Pittet a choisi de rencontrer son bourreau quarante-quatre ans plus tard, il a pu regarder dans les yeux cet homme qui l'a meurtri au plus profond de son être. Et il lui a tendu la main. L'enfant blessé est aujourd'hui un homme debout, fragile mais debout. Je suis très touché par ses paroles : « Beaucoup de personnes ne peuvent pas comprendre que je ne le hais pas. Je lui ai pardonné et j'ai construit ma vie sur ce pardon ».

Après avoir pardonné intellectuellement, j'ai en effet posé des actes en le rencontrant : j'ai regardé mon bourreau dans les yeux, je l'ai aidé à se déplacer avec son déambulateur, je lui ai offert du chocolat, je l'ai même embrassé en le quittant. Ces gestes ne m'ont pas coûté, ne m'ont pas troublé. Et je ne veux pas que l'on me loue ou m'admire pour cela. Ils sont venus naturellement. Ils sont ceux d'un homme debout qui, malgré ses fragilités et ses insuffisances, s'appuie sur la force libératrice du pardon.

Maiti Girtanner

Même les bourreaux ont une âme

M. Girtanner a 17 ans quand débute la Seconde Guerre mondiale. Elle est promise à une grande carrière de pianiste, mais entre dans la Résistance. En 1943, elle est arrêtée par la Gestapo, torturée par un médecin nazi et laissée pour morte, son système nerveux complètement détruit. Quarante ans plus tard, elle accepte de rencontrer son bourreau. Le récit de sa vie et une réflexion sur le pardon.

«"Je suis à Paris, je voudrais vous voir". L'homme parlait en allemand. Je reconnus aussitôt sa voix (...) C'était lui, Léo, le médecin allemand de la Gestapo qui m'avait retenue enfermée plusieurs mois. Léo, mon bourreau à ma porte. J'eus l'impression que la maison s'écroulait sur ma tête. (...)»

Pardonner l’impardonnable

Il existe ainsi de nombreux témoignages de personnes ayant vécu des traumatismes graves et qui, pourtant, ont fini par pardonner. C’est le cas, par exemple, de Ginn Fourie, une Sud-Africaine dont la fille Lyndi-Ann, 23 ans, a été tuée en 1993 lors de l’attaque d’un pub au Cap par l’Armée de libération du peuple azanien (*Azanian People’s Liberation Army*, Apla), mouvement issu d’une scission de l’ANC (le Congrès national africain, l’organisation de Nelson Mandela). L’attaque faisait figure de représailles après la mort de cinq écoliers noirs, tués par les forces de défense sud-africaines un mois plus tôt. Avant ce drame, Ginn Fourie n’avait rien d’extraordinaire: elle avait les mêmes préjugés que la plupart des Sud-Africains blancs vis-à-vis des Noirs. Pourtant, lors de leurs procès, Ginn Fourie a pardonné publiquement aux meurtriers de sa fille. À Brian Madasi, celui qui a tiré, mais aussi à Letlapa Mphahlele, le leader de l’Apla, qui avait ordonné l’attaque. Depuis, elle milite à ses côtés partout dans le monde pour prouver les bienfaits du pardon. ”C’est un processus à l’issue duquel vous prenez la décision de principe d’abandonner votre droit légitime à la vengeance, dit-elle lors de ses conférences. Cela signifie abandonner la colère et la haine. J’en étais incapable au début: je ne pouvais pas influer sur mes émotions, mais je pouvais agir sur ma raison. Et une fois que j’ai pris la décision de pardonner, les émotions ont suivi.” Cela vaut le coup d’essayer, le pardon ne nous libère pas seulement de la prison du ressentiment, il booste aussi les émotions positives comme la compassion, l’espoir, l’empathie. Et nous rend plus heureux!

https://www.huffingtonpost.fr/life/article/pourquoi-il-faut-apprendre-a-pardonner-selon-la-science_182618.html

Un enfant venu d’ailleurs

LORÈNE ET JEAN-RENAUD, 58 ET 64 ANS

Jean-Renaud a épousé Lorène sans lui apprendre qu'il avait peut-être un fils au Chili, issu d'une relation bien antérieure à leur mariage. Lui-même en doutait, la maman ayant affirmé dans un premier temps qu'il était le père avant de se rétracter. Quand est levé le doute sur cette paternité, il se décide à la révéler à son épouse, après neuf années de vie commune et deux enfants.

Lorène : Alors qu'en apparence la vie nous souriait, un sentiment persistant de trahison s'était immiscé entre Jean-Renaud et moi après sept ans de mariage. Je sentais mystérieusement qu'un pan de sa vie m'était caché. Quand il a fini par me le révéler en 2005, j'ai été traversée par des sentiments contradictoires : d'abord, l'écroulement, comme si je portais en moi une maison en cristal qui se disloquait subitement; ensuite la peine : Lourdes, la mère de son fils, avait gardé des liens avec mon époux, qu'elle voyait parfois en France sans sa famille. Ainsi, nous avions sympathisé sans que je me doute de rien. J'étais le dindon de la farce. En même temps, j'étais soulagée de voir que mon intuition ne m'avait pas trompée, que je n'étais pas folle.

Et curieuse de toucher le fond du coeur de l'homme que j'aime... Le plus dur a été de garder le silence durant trois ans, à sa demande. Ce secret ne m'appartenant pas, j'en devenais complice à mon corps défendant, tout en étant touchée de sentir mon mari aussi perdu, et désireux d'avancer avec moi. Ma vie de foi m'a beaucoup portée. J'avais tant prié pour que la vérité se fasse jour ! Le Seigneur avait creusé en mon coeur quelque chose de l'ordre de l'amour de la vérité, à travers ma grand-mère qui s'était très tôt ouverte à moi en toute transparence. Et Dieu me répondait : « Je t'ai exaucée. Tu ne t'attendais pas à ça, mais accueille tout, je me tiendrai à tes côtés. » Étonnamment, j'ai été épargnée par la colère. C'est le non-dit qui me minait, non la jalousie envers cette histoire d'antan. Une fois le secret avoué, ne restait qu'à pardonner. J'ai prié pour en avoir le désir... mais ça a pris du temps : il faut sans cesse remettre ça sur le tapis ! « Pardonnez soixante-dix fois sept fois » (Mt 18, 22). Très seule face à cette révélation, je me suis appuyée sur la pédagogie mariale du silence : la Vierge médite en son coeur (Lc 2, 51)... Je suis allée déverser le mien dans la chapelle d'adoration de notre paroisse, qui est devenue mon défouloir ! Les psaumes m'ont aidée, car toutes les émotions s'y entrecroisent, mais aussi le chapelet et le sacrement de réconciliation. J'y ai puisé la force de pardonner, d'accueillir Vicente comme mon fils, d'envisager un dénouement heureux à cette histoire. Pour nos enfants de 9 et 10 ans, je voulais en faire un chemin de vie, non de destruction. C'est ce qui s'est passé : ils ont trouvé un grand frère, que nos familles enfin mises dans la confidence ont accueilli comme tel. Ce pardon a été libérateur. Il a porté de beaux fruits dans nos relations familiales et amicales en suscitant des conversations incroyables et une belle ouverture des coeurs.

Jean-Renaud : Moi, j'étais mort de trouille, tétanisé à l'idée de parler tant j'avais peur de blesser ma femme, de détruire notre mariage. Je me pensais impardonnable et ne m'autorisais pas à imaginer une belle fin à cette histoire... J'étais si ankylosé dans ma peur que j'ai supplié l'Esprit Saint de m'inspirer et ai donné rendez-vous à Lorène devant le Saint-Sacrement pour lui parler : comment trouver les mots justes sans l'aide de Dieu ?

Quelle délivrance quand j'ai vu que Lorène ne me condamnait pas, qu'elle était désireuse de m'épauler dans ma relation avec ce fils adolescent que je ne connaissais qu'en photo, et de tisser du lien entre nos deux familles ! Lourdes avait trois enfants de son mari, qui avait en sus élevé mon fils, Vicente, comme le sien. Je ne savais plus quoi inventer pour exprimer concrètement ma reconnaissance et mon amour à ma femme. Un amour qui s'est enraciné plus profondément encore : notre sacrement de mariage et notre famille en sont sortis consolidés. Désormais, quand j'ai du ressentiment contre Lorène, je me remets dans la prière et je songe à cette soirée devant le Saint-Sacrement où elle s'est montrée si miséricordieuse pour bien plus que des broutilles. Au-delà de notre couple et de nos proches, je suis émerveillé par la fécondité de notre témoignage de pardon. Ce n'est pas nous qui avons décidé de le rendre public, c'est l'Église qui nous y a appelés par l'entremise du prêtre qui nous a mariés : force est de constater qu'il s'opère ici et là des réconci-liations qui nous émerveillent. Le pardon est un cercle vertueux. •

À LIRE GRÂCE À TOI, DU SECRET AU PARDON Lorène et Jean-Renaud d'Elissagaray, Éd. Salvator, 225 p., 21 C. Panorama novembre 2023

La mort d’un enfant

ISABELLE, 59 ANS

Quel gouffre s'est ouvert sous mes pieds ce lundi de Pentecôte 2019: des policiers ont sonné chez nous pour nous annoncer la mort de notre fils de 30 ans, Yann. « Suicide », nous ont-ils dit. Je ne pouvais y croire : notre Yann, toujours si rayonnant ? Nous l'avions adopté aux Philippines à 7 ans, avec son petit frère, et il avait été un enfant facile dont le principal souci était de rendre heureux les autres. Nouveau coup de poignard le soir de l'enterrement : son frère nous révèle que Yann a été abusé pendant trois ans par un prêtre dans le pensionnat où il avait demandé à entrer en quatrième. Je vous laisse imaginer notre souffrance. A suivi une période de traversée des ténèbres. Une énorme culpabilité m'a saisie : comment avais-je pu ne rien voir ? Une culpabilité doublée de colère et de haine : envers moi-même, envers les agresseurs, et même envers mon Yann, qui n'avait pas su parler. Avec le recul, il me semble que c'est en quelque sorte un passage obligé : il est sain que ces sentiments puissent se dire. Et puis, de là où il est, Yann m'a aidée à ne pas m'enliser dans des chemins de mort : alors que je ne songeais même pas au pardon, j'ai retrouvé un petit mot de lui (il avait coutume de m'en glisser ici et là, sous l'oreiller par exemple) : « Maman, tu m'aides, parce que tu pardonnes toujours. » Un mot écrit au moment où il était victime des agissements de son bourreau... Il me donnait la clé. Cet enfant abandonné, placé en orphelinat à 3 ans après avoir vécu dans la rue, aurait eu toutes les raisons d'être la proie de l'amertume; il lui avait toujours préféré la joie. Grâce à lui, j'ai commencé à entrevoir que le pardon est la porte pour entrer dans le royaume de Dieu. Peut-être Yann n'a-t-il vécu ici-bas que pour porter ce message. La colère de mes autres enfants m'a aussi été précieuse : j'ai mesuré que si j'y succombais à mon tour, je ne pourrais pas être une aide pour eux. On s'est beaucoup vus, parlé, épaulés dans cette période si douloureuse. Je me suis surtout appuyée sur ma foi : quand je parvenais à me relier à Dieu, à me hisser au-delà de mes sentiments humains qui criaient vengeance, j'entrais dans d'autres perspectives, celles du Royaume.

En me mettant au niveau de mon âme, je me disais : « Comment Dieu réagirait-il ? » Dès lors que prend corps la volonté d'entrer dans une démarche de pardon, Dieu peut agir. Car ce n'est pas nous qui pardonnons, c'est lui. Est-ce que sur la croix, Jésus lui-même n'interpelle pas le Père ? « Père, par-donne-leur, ils ne savent pas ce qu'ils font » (Lc 23, 34). Quand j'étais moi-même sur la croix, je n'y parvenais pas; je me suis accrochée à lui et j'ai cheminé pas à pas, avec son aide. « Demandez et vous recevrez » On 16, 24). Même au plus fort de ma déréliction, je n'en ai jamais voulu à Dieu. Mais à l'Église, si. J'étais si naïve que je ne pouvais imaginer pareilles dérives de ses représentants. J'en ai éprouvé une immense tristesse, et j'ai gagné en lucidité sur les failles humaines : je prie pour ces prêtres déviants, pour leur conversion. Dieu peut tout : si le pardon ne se vit pas dans l'Église, alors on est foutus. Le pardon est un remède à la colère et à la culpabilité. Il libère et donne la paix. Il n'est pas acquis une fois pour toutes, il faut parfois y revenir. Mais j'ai constaté que ses fruits sont innombrables, et je suis sûre que je n'en vois qu'une infime partie.

À LIRE

MAMAN TU PARDONNES TOUJOURS Isabelle Laurent, Éd. Artège, 224 p.,16,90 C.

Panorama novembre 2023

Le mal nous aveugle

FOUAD, 54 ANS

J'avais 7 ans quand la guerre a éclaté au Liban, mon cher pays natal où je n'avais connu que la douceur de vivre. Dix ans plus tard, en 1986, à Beyrouth, une bombe me prive à tout jamais de la vue : j'ai 17 ans... Battant par nature, je refuse la fatalité : l'affection des miens et la foi ardente reçue au berceau me portent. Je m'installe en France, entame des études et me bats comme un lion pour mener la vie la plus normale possible — conduire, monter à cheval, faire de la voile, de l'escalade... Je devrais savourer ce bonheur et ma réussite, mais j'ai une tristesse inexpliquée tapie au fond du coeur. Puis j'apprends en 1988 l'arrestation du poseur de la bombe qui m'a rendu aveugle. Il personnifie le mal subi dans mon enfance du fait de la guerre, l'assassinat de mon grand-père sous mes yeux, la mort au combat de camarades, l'enlèvement d'un cousin porté disparu... La haine jaillit d'un coup, même si, croyant assidu, fidèle aux commandements du Christ, je réalise que je n'accéderai au Royaume que si je me libère du poison de la vengeance. En m'installant en France, j'ai déposé les armes, mais ai-je gagné la paix? Seul, je m'en sais incapable, mais le processus est ouvert. Je dis alors à Jésus : « Je suis prêt. » Il me faut des années pour me « nettoyer ». Je m'appuie sur la Vierge Marie, que j'affectionne tant, et sur les communautés chrétiennes auxquelles j'appartiens. Je témoigne ici et là de ce chemin de pardon. Il aboutit en 1996, dix ans après l'attentat. Je participe à une émission sur ce thème au Liban, et le présentateur me pousse dans mes retranchements : « Ce pardon est-il irrévocable ? » Je m'entends lui répondre : « Si cet homme était en face de moi, je l'embrasserais et lui dirais que je l'aime. » Cette phrase, que la grâce m'a soufflée, a sur ma vie un puissant impact : je comprends que, pour aimer mon ennemi, je dois d'abord m'estimer. J'ai du prix aux yeux de Dieu : malgré ma cécité, je peux aimer et être aimé. J'ai changé de métier, je me suis marié. Ce pardon a transfiguré ma vie, que je construis aujourd'hui autour de la recherche de la paix : la paix intérieure, celle du Liban, celle du monde. J'ai cofondé l'association Phoenix semeurs de paix pour soutenir la paix et la présence des chrétiens au Liban. • À LIRE J'AI PARDONNÉ Fouad Hassoun, Éd. Marne, 224 p.,15,90.

Ce qu’est le pardon

« Jean-Paul II est avant tout un homme de foi. Depuis l’hôpital Gemelli où il est soigné, il se dit : « Je vais pardonner devant le monde entier pour montrer ce que c’est le pardon. »